La louve du Noirmont

Clavel Bernard

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

Bernard Clavel

La louve du Noirmont



Hérétiques

Bernard Clavel

La louve du Noirmont



v. 5.0

Si je vivais au cœur de la forêt, je redouterais moins les loups que les hommes.

Adeline Rivard

Pour Monique et Hendrik Daudeij

PREMIÈRE PARTIE
La belle vie

1

La pleine lune de février vernissait la neige dans la vaste clairière de la forêt des Cornées. Même l'ombre lourde des grands sapins était lumineuse. Un vent tiède venu du sud-ouest avait, durant toute la journée, charrié des nuages, mais le crépuscule venait de les absorber. Le vent cédait l'espace à un calme d'une limpidité de cristal. La neige, qui avait commencé de fondre en surface, se couvrit très vite d'une croûte scintillante que les griffes faisaient craquer.

Le vieux Strom, grand loup maigre de douze ans, avait conduit sa bande jusqu'au bord du petit lac des Taillères. Tous avaient bu à l'endroit où arrivent les sources qui empêchent le gel d'emprisonner complètement les eaux. Puis ils étaient remontés dans cette forêt où ils vivaient depuis dix jours.

Le vieux chef de bande s'assit au beau milieu de l'espace dénudé, pointa son museau en direction de la lune qu'il examina un long moment comme fasciné par sa clarté, puis, allongeant le cou, pointant encore davantage son nez fumant, il poussa un premier hurlement.

Il baissa la tête et attendit. Les huit bêtes qui constituaient sa bande firent cercle autour de lui et, dès qu'il releva la tête pour hurler de nouveau, toutes l'imitèrent.

Ce fut bientôt comme si la forêt tout entière se mettait à pousser une longue plainte angoissée.

L'air glacé vibrait. Les sons couraient sur le miroir du sol et ruisselaient très loin entre les arbres et les buissons.

Les loups hurlèrent ainsi durant un long moment, le derrière posé sur le derrière de leur ombre. Seules les têtes remuaient, les cous s'allongeaient comme pour suivre le mouvement des museaux pointés vers le ciel où ces cris lugubres faisaient frissonner les étoiles.

Le pays ne vivait plus que de ces appels lancés au grand vide lumineux. Quand le vieux chef baissa la tête, tous l'imitèrent. Un silence habité d'un grésillement minuscule envahit la forêt et s'entendit fort loin.

Puis, alors que Strom levait lentement le museau pour renouveler son appel, un hurlement monta. Il venait du nord. Toutes les oreilles dressées frémirent et pivotèrent pour mieux entendre. Comme certains membres de la bande se levaient, le chef gronda sourdement et tous reprirent leur position figée, parfaitement immobile, mais attentive,

avec, dans les yeux, d'étranges lueurs.

L'appel se fit entendre trois fois encore puis se tut.

Le chef attendit un moment avant de donner à nouveau le signal.

Le cri qui monta alors vers le ciel en faisant frémir la cime des sapins n'était plus tout à fait le même. Toujours plein d'angoisse, mais moins lugubre peut-être.

Il se répéta trois fois et s'arrêta.

La réponse arriva presque tout de suite. Elle semblait plus proche.

Plusieurs louves se dressèrent sur leurs pattes secouées de frissons, mais le chef gronda et elles restèrent tranquilles.

À quatre reprises encore, les hurlements se répondirent. À présent, le vieux chef avait beau gronder, les louves demeuraient à leur place, mais se tenaient debout. On les sentait prêtes à bondir. Le nez tourné vers le nord, elles flairaient l'air immobile et la buée de leur souffle sortait des narines à un rythme plus rapide.

Quelques minutes coulèrent d'un silence à peine troublé par le grondement qui roulait au fond de la gorge de Strom.

Bientôt, à la lisière nord, deux étincelles percèrent l'obscurité du sous-bois. Elles dansèrent un moment pour s'arrêter et demeurer fixes, comme deux clous d'or plantés dans l'ébène de la nuit.

Alors, les trois plus jeunes louves, n'y tenant plus, se levèrent et marchèrent droit sur ces deux points de lumière. À vingt pas peut-être de la zone d'ombre, elles s'arrêtèrent. Les autres loups virent sortir de la nuit un mâle inconnu, un étranger qui portait haut la tête et s'avançait fièrement. Il allait sans hâte, le regard rivé au groupe des femelles, sans prêter la moindre attention au reste de la bande.

Les femelles ne bronchaient pas. Droites sur leurs pattes, la queue pendante et immobile, elles le suivaient des yeux. Aucune ne se retourna lorsqu'il arriva à leur hauteur, passa derrière elles, les flaira toutes longuement de près, puis repassa devant elles. Sans la moindre hésitation, il alla se planter face à Fulga, la regarda dans les yeux et lui lécha le museau.

Fulga répondit à son baiser mais n'osa pas le suivre. Il fit quatre pas et se retourna pour la regarder. Sa lourde queue se balançait. La queue de Fulga fit la même chose, mais la femelle resta sur place. Elle était la plus grande et la plus forte de toutes.

Fulga avait trois ans. Comme toutes celles et tous ceux de la bande du vieux Strom, elle devait son nom au lieu de sa naissance. Elle était venue au monde en une forêt où la fougère croissait en abondance.

Depuis la mort de sa mère, elle était la plus vigoureuse, la plus rapide et la plus belle de la bande. Brucos le plus beau et le plus fort des jeunes mâles était amoureux d'elle. Depuis longtemps, il lui avait

fait comprendre qu'à la saison des accouplements, il la prendrait pour compagne. Et Fulga ne s'était pas dérobée. Elle n'avait rien fait pour le décourager, ni pour l'encourager vraiment.

Brucos était le fils du vieux Strom. Il espérait être un jour le chef de la bande.

Un long moment passa qu'écrasait un silence presque parfait. La lune avait encore monté, les ombres plus courtes semblaient aussi plus dures, en harmonie avec le froid qui augmentait.

Le solitaire finit par se retourner et revint lécher le museau de Fulga. Les autres femelles, comme répondant à un ordre, s'éloignèrent d'un même petit pas rapide, un peu honteux.

Et ce fut leur départ qui décida Fulga. Remuant la queue, elle répondit pleinement aux invites de l'inconnu dont le poil très fourni et bien léché luisait sous la lumière glacée.

Le grand loup se nommait Berg parce qu'il était né dans la montagne. Il avait sept ans et vivait en solitaire depuis trois ans.

Brucos qui ignorait tout de lui arriva comme une tornade. Bousculant légèrement Fulga, il bondit la gueule grande ouverte et tenta de saisir la gorge de Berg. Les deux mâles roulèrent sur la neige croûtée d'où monta un tourbillon de poussière de lune.

Si l'assaillant avait pu refermer ses mâchoires sur la gorge du grand solitaire, peut-être le combat n'eut-il duré que quelques instants. Mais il n'avait fait qu'arracher un lambeau de peau. Un peu de sang marquait déjà la neige. Comme un ressort, Berg s'était relevé et les deux combattants se faisaient face. Légèrement en retrait, Fulga les observait. Elle aimait bien son camarade de bande, mais elle ne s'était jamais vraiment sentie amoureuse de lui. Pour Berg qu'elle ne connaissait pas, c'était différent. En quelques instants, elle avait lu dans ses yeux une lueur qui avait fait courir le long de son échine et jusque dans son ventre une sorte de frisson nouveau.

Furieux d'avoir manqué sa prise, encouragé par la présence de toute la bande, Brucos ne perdit pas de temps. Sans ruse, il se lança de nouveau sur son adversaire qui fit un bond rapide sur sa droite, évita le choc et réussit à planter ses crocs dans l'épaule de l'assaillant. Une fois de plus ils roulèrent sur la neige. Quand ils se relevèrent, de la plaie ouverte à l'épaule de Brucos se mit à gicler un beau sang rouge. Brucos boitait. Il voulut sans doute se reprendre, fit quelques pas sur le côté et tourna la tête pour lécher sa plaie. C'est ce qu'attendait son adversaire. Plus rapide que le plus rapide de la bande, avec une force terrible, il bondit la gueule grande ouverte.

Ce fut lui qui saisit la gorge. Brucos chancela, se coucha sur le flanc laissant aller une plainte rauque. L'autre le maintint au sol quelques instants. Lorsque Brucos cessa de remuer, il le lâcha et recula d'un

demi-pas. Il se tint prêt à attaquer de nouveau jusqu’à ce que la patte avant du blessé se lève en signe de soumission. Alors, après un regard à Fulga, il se mit à trotter doucement vers les arbres.

Sans se retourner, Fulga le suivit. Et le blessé demeura couché jusqu’à ce que le couple disparaisse dans l’obscurité de la forêt.

2

Cette nuit-là, la paix des villages et des fermes de la vallée fut troublée. Plusieurs personnes qui se trouvaient en train de descendre le foin des greniers pour nourrir leurs bêtes entendirent hurler les loups. Il y avait des années que rien de semblable ne s'était produit.

Alors, les plus âgés se mirent à raconter.

Ils parlèrent de leur enfance et de l'enfance des parents de leurs parents. Ils dirent les grandes peurs de jadis. La terreur des bergers, les troupeaux décimés, les moutons énormes égorgés par les fauves et les carcasses laissées à la lisière des forêts. Les agneaux disparus, emportés au fond des bois pour y être dévorés jusqu'au dernier os. Ils évoquèrent le souvenir des meilleurs chiens tués par les loups. Tout revivait, la fuite des bergers et la détresse des fermiers.

À mesure que les vieux se souvenaient à haute voix, d'autres histoires plus anciennes, plus terribles encore, renaissaient en leur mémoire.

La peur gagnait d'heure en heure en cette nuit que les récits reliaient directement aux années si longtemps oubliées.

3

Dès qu'ils eurent quitté la clairière noyée de lune, Berg et Fulga trottèrent un moment, lui devant, elle à deux foulées derrière. Dans un espace dénudé beaucoup plus étroit, où la lumière était moins brutale, Berg s'arrêta. La louve vint se planter devant lui. Ils se flairèrent un petit moment, puis Fulga ordonna au grand solitaire de se coucher. Il s'allongea sur le flanc offrant sa gorge blessée. Fulga se mit alors à lécher la plaie. Elle lécha longuement. Sous cette caresse, le mâle se mit à pousser une sorte de plainte à peine perceptible, presque semblable au ronronnement d'un chat au comble du bonheur. La louve léchait, puis elle s'arrêtait quelques instants, levait la tête et tendait l'oreille.

La nuit se taisait. Seul le cristal du froid continuait son grésillement à peine perceptible.

Fulga pensait à la bande. Les louves devaient être en train de soigner Brucos. Allaient-elles se battre pour avoir le droit de lécher ses plaies ? Brucos pourrait-il suivre la bande malgré sa blessure ? S'il ne pouvait suivre, qui resterait avec lui ?

Elle les revoyait tous.

Déjà, elle se sentait séparée d'eux. Celui qui, peut-être, lui manquerait le plus, c'était le vieux Strom.

Lorsqu'elle eut fini de lécher la plaie dont le sang ne coulait plus, Berg se leva, lui flaira le museau et reprit la direction du nord.

Ils marchaient depuis plus de deux heures lorsqu'un gros lièvre presque blanc détala sur leur droite et s'enfonça sous un roncier.

Berg bondit.

Aussitôt, Fulga comprit ce qu'elle devait faire. Rapide et souple, elle s'élança et contourna les broussailles. À l'instant précis où elle débordait la masse épineuse, le lièvre en sortait. Fulga se détendit. D'un bond prodigieux, elle fut sur lui. Sa gueule se ferma sur l'échine fragile. Il y eut un craquement et un couinement de douleur. Berg arrivait. Fulga déposa le lièvre encore vivant devant lui et le grand loup mit sur le petit corps presque blanc son énorme patte rousse. Ils se regardèrent. Dans cet échange silencieux, passa un instant d'amour.

Quand le mâle retira sa patte, Fulga mordit la fourrure tiède encore palpitante de vie. Du sang chaud emplit sa gueule. Berg mordit aussi. Alors, tirant chacun de son côté, ils déchirèrent la proie. Allongés sur

la neige, levant de temps en temps la tête pour se regarder, ils mangèrent jusqu'à la dernière goutte de sang gelé. Le seul bruit était le craquement des os fragiles sous leurs dents.

Dès qu'ils eurent terminé le repas, ils reprirent leur route. Bien avant le jour, ils découvraient une sorte de grotte ouverte dans un dévers très pentu. Fulga sentit tout de suite que Berg y avait déjà dormi. Ils y entrèrent. L'espace était étroit, mais la roche sèche et très saine. De terribles hivers venteux et neigeux pouvaient passer sans jamais y pénétrer. Ils se glissèrent jusqu'au fond et se couchèrent l'un contre l'autre. Fulga lécha encore la plaie de Berg qui se refermait, cicatrisée par le gel.

Collés l'un contre l'autre, ils mirent longtemps à s'endormir. La grande louve sentait en elle comme la naissance d'un feu. Elle ferma les yeux. Elle voyait la bande, pensait à Brucos et surtout au vieux Strom dont la grande sagesse était connue de tous les loups de la montagne. Mais la bonne chaleur de Berg contre son flanc lui parut bientôt plus précieuse que tout ce qu'elle avait vécu au cours de sa jeunesse.

4

Cette année-là, l'hiver fut rude, souvent pris dans un gel pétillant et lumineux, mais il s'acheva très tôt.

La saison des amours arriva en avance.

Voulant la hâter encore, Berg et Fulga avaient quitté les hauteurs couvertes de sapins qui retenaient longtemps la neige dans leur ombre pour descendre vers une forêt de chênes. Puis, ils avaient traversé l'Orbe et gagné la Combe des Ambuernex où des avancées de taillis barraient parfois de larges espaces d'herbe. Berg, qui connaissait les lieux, savait qu'ici, on pouvait élever une famille, car le gibier était abondant. Plus méfiante, la louve qui avait pris une part de la sagesse du vieux Strom eut préféré remonter vers les hauteurs. Gagner cette caverne au flanc de la montagne où elle avait imaginé la vie avec des petits. Ici, il y avait des routes où passaient des voitures, des maisons assez proches où vivaient des hommes. Et le vieux chef lui avait toujours répété que l'homme est le pire ennemi du loup.

Mais Berg, plein de confiance en sa force et en sa rapidité, Berg qui était doté d'un flair très fin affirmait qu'à vivre assez près des humains, on est certain de ne jamais souffrir de la faim. Comme Fulga tenait absolument à pouvoir nourrir convenablement ses petits, elle accepta de rester en ces lieux où le printemps s'était mis à chanter.

Le premier soin de Berg avait été de chercher une bonne tanière. Il voulait que la mère et ses petits ne risquent rien, qu'ils soient très bien abrités de la pluie et des vents les plus froids.

À la base d'un gros rocher qui faisait face au sud, il y avait un fouillis de ronces, de viornes et de noisetiers extrêmement épais. Tandis que Fulga l'attendait, Berg se coula sous ces branchages épineux. À certains endroits, il dut creuser le sol pour parvenir à passer, mais son sens de la terre et de ce qu'elle porte ne l'avait pas trompé. Sans doute, parmi ses ancêtres, était-il une louve qui avait mis bas en cet endroit. Sa mémoire qui remontait aux temps où les siens étaient maîtres d'une grande partie de ces contrées le servait fidèlement. En dépit de bien des obstacles, il piqua droit sur le point de la roche où s'ouvrait une fissure en triangle pointe en haut. Elle n'était pas suffisante pour lui permettre d'entrer, mais, à force de creuser le sable avec ses pattes aux griffes solides, il ouvrit un passage.

Lorsque la louve le rejoignit, il venait de se faufiler à l'intérieur. Ses

flancs larges avaient eu du mal à passer mais il ne souhaitait pas agrandir davantage cette porte. À l'intérieur où le jour pénétrait à peine, filtré qu'il était par la broussaille, ils explorèrent une grotte profonde et large, assez haute pour que Berg, qui était très grand, puisse évoluer sans toucher le plafond. Pas une goutte d'eau, pas une trace de coulure, rien de malsain.

À présent, ils pouvaient s'aimer, les petits qui naîtraient de leur accouplement grandiraient sans crainte. Berg se chargerait de la chasse, la mère veillerait sur eux.

Ils pouvaient s'aimer et ils le firent dans une nuit toute parfumée. Une nuit où mille oiseaux faisaient entendre un chant qui était une promesse de viande pour les petits à naître.

Ils s'aimèrent et la pluie de printemps qui tomba au matin ne les dérangea pas. Ils l'entendirent à peine, du fond de leur sommeil, du fond de leur tanière où stagnait une bonne tiédeur embaumée d'amour.

5

Un avril capricieux, lardé de giboulées, fleuri d'éclaircies courtes et éblouissantes, une alternance de gelées et de coups de soleil très vifs marqua cette année.

Les deux loups chassaient aux flancs de la combe où un frottis de vert très tendre frissonnait sur la résille noire et rousse des branchages et des herbes mortes, encore noyés dans un reste d'hiver. Sur ces terres, lapins, mulots, perdrix vivaient en abondance. La roche calcaire de certains bas-fonds était striée de lapiaz, de ciselures superficielles où vivaient des milliers de larves qui attiraient des oiseaux. Tout autour, dans la tourbe, poussaient des anémones et des lys où d'autres oiseaux nichaient. Sur les bords de cette combe, s'accrochaient dans la broussaille quelques sapins rabougris. De là, on pouvait assez facilement gagner la montagne.

Et c'est en ce paradis qu'à la fin du mois d'avril, Fulga donna naissance à trois petits splendides. Il y avait un mâle qu'ils baptisèrent Rope car dès les premiers jours ils virent que son pelage serait plus roux encore que celui de son père. Parce que Fulga et Berg aimaient beaucoup la montagne et la forêt, ils appelèrent les deux femelles Mendy et Silva.

Et le père se mit à chasser de plus belle. Il parcourait les tourbières, les prairies, les taillis et les grandes sapinières sans jamais se lasser. Il savait traverser les routes au moment où nulle voiture n'était à redouter. Lui qui n'avait jamais eu peur de rien accomplissait des détours de plusieurs lieues pour passer loin des villages, contourner les fermes et les bergeries. Il ne redoutait pas pour lui, mais il savait que si la mort le frappait, Fulga aurait grand-peine à élever seule leurs trois petits. Or, à l'époque où il vivait encore avec d'autres loups, il en avait vu des très grands, très rapides et très forts que la mort avait arrêtés en pleine course. Il savait que les hommes détiennent le pouvoir de frapper de loin. Il avait vu l'éclair rouge des armes. Il avait même, à deux reprises, entendu miauler à ses oreilles des guêpes plus dures que pierre et plus rapides que le martinet. Berg eut cent fois préféré un combat avec des ours ou des milliers de vipères rouges qu'une rencontre avec un seul homme.

Tous les anciens qu'il avait connus, ses parents comme les autres membres de la bande, lui avaient enseigné la peur de l'homme. Les plus courageux répétaient toujours que c'était une folie que de vouloir

affronter cet étrange animal dont toute la force est dans le feu qui tue de loin. Contre cette force-là, nul loup ne peut rien.

À plusieurs reprises, au retour de ses chasses nocturnes, alors que le jour se levait, Berg entendit des hommes. Il en vit même deux de très loin, près d'une ferme isolée. Derrière la grange, se trouvait un enclos défendu par une barrière d'épines de métal comme nulle forêt n'en porte jamais. À l'intérieur, les hommes avaient lâché trois brebis et leurs agnelets. Le grand loup se souvenait d'avoir, à plusieurs reprises, mangé de cette chair tendre et juteuse. Les os ne résistent pas à la dent. Ses petits auraient plaisir à s'en repaître. La barrière n'était pas un obstacle. Même avec un agneau dans la gueule, Berg pourrait la franchir d'un bon. Il hésita longtemps, tapi sous un buisson, mais il finit par renoncer car les hommes continuaient de tourner autour de la maison. Il reprit le gros lièvre qu'il avait capturé et regagna la tanière en demeurant sagement sous le couvert de la forêt.

6

Au début de l'été, lorsque les trois petits commencèrent à suivre leur mère et qu'il devint nécessaire de leur enseigner la chasse, Berg fut bien obligé de reconnaître que Fulga avait raison lorsqu'elle sentait, dans cette combe, un réel danger. En effet, les premières chaleurs poussèrent des hommes vers ces terres d'où le gibier commença de s'éloigner. Des troupeaux arrivèrent que gardaient des bergers et des chiens féroces. Berg et Fulga ne redoutaient aucun chien, mais ils savaient que leurs petits courraient de grands risques. Alors, il décidèrent de regagner les hauteurs plus sauvages où ils avaient laissé la bande du vieux Strom.

Ils partirent une nuit où une pluie fine noyait le pays. Ils savaient que la pluie est une alliée précieuse pour qui doit cheminer longtemps en se cachant. Ils avaient à traverser bien des routes, des lignes de chemin de fer, contourner des villes et des villages, éviter des fermes, passer des rivières sans prendre le risque de s'aventurer sur les ponts.

Ils mirent sept nuits à faire ce trajet. Ils ne pouvaient trotter trop longtemps car les trois petits avaient du mal à suivre. De plus, la faim les obligeait à consacrer une partie de la nuit à chasser.

Le jour, surtout lorsque le temps était beau, ils demeuraient immobiles sous les buissons les plus épais, dans la nuit des bois les plus sombres. Et il était parfois bien pénible d'obliger les petits au silence et à l'immobilité. Souvent, Fulga et Berg devaient poser leur lourde patte sur le dos de Rope et de Mendy qui étaient les plus turbulents. Silva, la moins robuste des trois, dormait davantage. Elle était la plus docile, et, au cours des longues étapes, on sentait qu'elle peinait énormément. Elle avait du mal à suivre. Elle demeurait toujours le plus près possible de sa mère. Pour la traversée des rivières un peu larges et des torrents rapides, Fulga devait souvent l'aider en la prenant par la peau du cou. C'était Silva la plus affectueuse, la plus tendre des trois et, de très loin, la plus obéissante.

Arrivés dans la forêt où ils avaient quitté la bande du vieux Strom, ils ne trouvèrent personne de connaissance. Il n'y avait là qu'un couple de loups avec quatre petits. Quatre qui voulurent tout de suite jouer avec les nouveaux venus, mais Mendy et Silva étaient trop épuisées pour s'amuser. Elles tombaient de sommeil. Seul Rope se mit à courir avec les autres et Berg était assez fier de constater que son fils était plus fort que ces louvards qui avaient pourtant à peu près le même

âge.

Ils restèrent là deux jours, puis, préférant la solitude à la compagnie d’inconnus, ils continuèrent de monter vers les hauteurs.

La forêt de sapins était immense. Elle escaladait les pentes, ne s’interrompant que pour offrir la lumière du ciel aux cours d’eau et aux lacs. On pouvait éviter aisément les rares hommes qui s’y trouvaient car tous travaillaient avec des machines pétaradantes dont la respiration dégageait une terrible puanteur.

Ici, le gibier vivait en abondance. On pouvait chasser de tout et varier les festins. De la souris jusqu’à la biche, on trouvait ce qu’on désirait et les petits allaient avoir, dans cette nuit des grands résineux, tout ce qu’il fallait pour apprendre leur métier.

Dans un ciel splendide passaient de grands orages. Mais ce feu-là était moins redoutable que celui qui jaillit de la main des hommes.

DEUXIÈME PARTIE
Le sang des bêtes

7

Après ce superbe été, vint un automne brutal. À peine les arbres avaient-ils commencé de rouiller, que les premières gelées firent tomber les feuilles. Du fond des vallées, montaient des brouillards glacés qui stagnaient parfois jusque vers le milieu du jour. Quand le soleil se montrait enfin, la forêt se mettait à s'ébrouer au moindre souffle de vent et d'énormes gouttes tombaient en averses.

À présent, les trois jeunes étaient de belles bêtes agiles, souples, rapides et savaient déjà chasser le petit gibier. Mais vint très vite le temps où les hommes aussi voulurent chasser. Ils envahirent la campagne et les forêts. Ils tuaient sans arrêt n'importe quel animal. Ils avaient, pour les aider, des chiens fureteurs qui, à plusieurs reprises, se mirent à courir sur la piste des loups. Un jour qu'elle était restée en arrière, Silva faillit être mordue par un grand efflanqué noir et blanc. Fulga fit demi-tour, bondit sur l'intrus à qui elle mordit une patte. Tandis qu'elle ramenait sa fille, l'efflanqué déguerpit en claudiquant et en hurlant.

Une autre fois, un peu plus haut, Rope qui venait de tuer un lièvre dut l'abandonner pour ne pas être rejoint par deux chasseurs et leur chien.

Lorsqu'ils trouvèrent le lièvre mort, les deux hommes l'examinèrent avec beaucoup d'attention en le tournant et retournant par terre.

— M'est avis que c'est un loup qui l'a tué.

— Un loup ne l'aurait pas abandonné.

— Probablement un très jeune qui a eu peur ou qui ne pouvait pas fuir assez vite avec ça dans la gueule.

Les deux hommes se regardèrent et le plus jeune déclara en serrant le poing sur son fusil :

— Il paraît qu'un chien a été mordu, dans cette forêt. On a prétendu que ça devait être par un autre chien, mais s'il y a des loups…

Ils portaient des vêtements et des casquettes de soldats.

— S'il y a des loups, répliqua le plus âgé, il faut qu'on s'organise pour mener une grande battue. Des bêtes pareilles, si on ne les extermine pas tout de suite, nous n'aurons bientôt plus de gibier du tout.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, leur chien restait collé contre les jambes du plus vieux qui observa :

— Tu vois, Taillaud sent le danger. Il ne veut pas s'éloigner de moi.

Pendant ce temps, Berg, Fulga et les trois petits filaient vers le sud-ouest où la forêt est plus dense. Ils avaient flairé le danger. Berg et Fulga savaient que l'automne ramène toujours la horde de ceux qui portent en eux, depuis le fond des siècles, la grande peur et la haine du loup.

Ils allèrent tous les cinq durant trois nuits presque sans prendre le temps de chasser. Ils ne mangèrent guère que quelques souris. Des grenouilles d'un étang. Le jour, ils demeuraient cachés sans bouger, retenant leur souffle pour mieux écouter les bruits qui montaient du fond des vallées. Berg et Fulga n'avaient plus besoin d'empêcher les jeunes de remuer, la fatigue les écrasait. Et puis, ils avaient appris la peur de l'homme. Ils la sentaient chez leur mère et leur père. Ils l'avaient reconnue car elle est inscrite en tous ceux de leur espèce depuis des millénaires. Depuis la première rencontre de l'homme et du loup.

8

Plus vite que les loups, courait le bruit de leur présence.

D'un village à un autre, la nouvelle faisait son chemin semant à la fois la terreur et l'envie. Car si les chasseurs se plaisaient à effrayer le monde, ils jubilaient à l'idée des grandes aventures qui se préparaient. La montagne et la forêt qui la recouvrait en partie portaient le souvenir des époques où ces monstres avaient terrorisé le pays. L'approche de l'hiver augmentait l'angoisse. Des récits s'étaient forgés au cours des siècles et l'on aimait à revivre ces veillées de jadis où, durant des heures, on reprenait les mêmes propos de coins du feu. Le vent, à cette époque, ne chantait pas la même chanson. Il poussait une plainte qui semblait faire écho aux hurlements des loups. La peur qui hantait les bergeries gagnait les demeures des humains. Ces voix venues du fond des clairières vernies de lune glaçaient le sang dans les veines des adultes comme dans celles des enfants. La haine du loup prenait sa place dans la vie des hommes. Elle y entrait pour toujours.

C'est qu'en ces époques reculées, l'homme était plus faible. Il ne disposait pas des mêmes armes. Et les loups plus nombreux n'hésitaient pas à s'approcher des maisons, à venir gratter le sol à la porte des étables. Certains allaient jusqu'à égorger les chiens attachés près de leur niche.

Même habités par la peur que ces récits coulaient en eux, les enfants rêvaient aussi de livrer bataille à des bandes de loups. À l'école, ils jouaient à tuer le loup.

9

Les cinq loups coururent durant des nuits et des nuits en s'efforçant toujours de rester au plus épais des bois. Souvent, ils eurent à traverser des routes où passaient des monstres hurlants dont les yeux jaunes ou blancs trouaient l'obscurité de leur regard de feu. Ils attendaient que le grognement s'éteigne et que disparaisse la clarté pour s'élancer d'un bond. Terrorisés, les trois jeunes se collaient au flanc de leurs parents.

Ils atteignirent enfin la forêt du Noirmont. Pour eux, il n'y avait ni nations ni frontières. Ils ne savaient pas qu'ils étaient entrés dans des pays où les chasseurs sont les plus nombreux. Où l'homme est persuadé d'être d'une espèce supérieure qui a droit de vie et de mort sur toutes les autres.

La forêt était belle. Lourde d'une nuit que l'on sentait protectrice. Dès qu'ils y furent entrés, ils marchèrent longtemps sans avoir à traverser ni route ni rivière profonde. Des sources ruisselaient partout. Lorsqu'ils eurent franchi les hauteurs, ils suivirent de minuscules cours d'eau qui cascadaient vers le Doubs. Mais là, sans doute parce que les hommes en avaient tué un grand nombre, il n'y avait que très peu de proies.

Durant deux jours, les loups vécurent de quelques rats. Très haut dans le ciel, de grands rapaces tournaient lentement, posés immobiles sur la respiration de la forêt.

Au soir du troisième jour, parce que les jeunes avaient vraiment faim, Berg décida qu'il fallait descendre vers le fond de vallée où le crépuscule allumait des lumières aux fenêtres des maisons. Ils demeurèrent cachés à la lisière de la forêt pour attendre la nuit. Lorsque les dernières lueurs du soir eurent disparu, alors que la lune encore fichée sur la cime des arbres ne versait qu'une demi-clarté, ils s'engagèrent sur le découvert. Le sol inégal était semé de joncs et d'herbes folles. De la lèche jaunie tirait de longues filasses en direction de la rivière.

Les eaux étaient basses et ils purent traverser aisément. Ils s'arrêtèrent le temps de boire puis, montant sur l'autre rive, Berg se mit à flairer le petit vent de nuit qui dévalait les pentes de l'ouest, se chargeait d'odeurs multiples en franchissant le village et venait les renseigner sur ce qui les attendait là-bas. Ce qui dominait et gênait un peu, c'était l'odeur âcre du feu. Une odeur que l'on retrouve partout

où vivent des hommes. Il arrive même qu'ils la portent avec eux au cœur des forêts où ils abandonnent de petits brasiers. Même quand la flamme et les braises sont mortes, l'odeur demeure longtemps collée à la terre. Elle fait partie de ce qu'il est préférable de fuir.

Mais là, en ce début de nuit où l'on ne voyait passer, par-delà des maisons, que quelques engins à moteur, le vent d'ouest apportait aussi l'odeur forte des bêtes. Et ce parfum-là était plein de promesses.

Longeant le Doubs vers l'aval, les loups finirent par atteindre un endroit où l'eau plus calme devait être profonde. Une barrière s'avançait dans l'eau. Derrière, il y avait des moutons.

La clôture de grillage était haute. Berg et Fulga pouvaient la franchir, mais ils savaient que les jeunes n'y parviendraient pas. Berg décida donc de passer par la rivière. Entraînant les autres, il se mit à la nage, contourna la barrière et reprit terre une fois dans l'enclos. Là, il s'avança lentement vers les moutons puis, se détendant comme un ressort, il culbuta une brebis. D'un terrible coup de dents, il lui ouvrit la gorge. Le sang qui lui emplit la gueule était chaud, plein de saveurs. C'était un élixir de force.

Fulga et les trois jeunes se précipitèrent. Le festin commença. Jamais encore, ils n'avaient pris pareil repas. La brebis était du printemps, sa peau tendre s'arrachait à grands lambeaux. Dessous, la chair tiède palpitait encore. Gorgée de sang, elle vous emplissait la gueule d'un jus délicieux. Les petits grognaient de bonheur.

Les autres moutons, effrayés, s'étaient réfugiés dans le coin le plus reculé de l'enclos. Ils bêlaient d'effroi, mais les loups ne les entendaient pas, trop occupés à dévorer. Les os tendres craquaient sous la dent.

Le festin dura longtemps. La lune était déjà très haut dans le ciel constellé d'étoiles lorsque, repus, le ventre lourd, les cinq gourmands prirent le chemin du retour. Berg le premier entra dans l'eau froide et piqua droit sur l'autre rive. Les trois jeunes le suivirent avec la mère en arrière-garde.

Sur la prairie, ils s'ébrouèrent avant de se mettre à trotter vers la forêt. Ils avaient le ventre lourd, mais Berg et Fulga savaient que toute cette viande ferait du beau sang neuf dans le corps des jeunes.

Ils atteignirent bientôt la lisière. Une fois dans l'ombre des premiers sapins, il s'arrêtèrent. Allongés tous les cinq côte à côte, le museau sur les pattes, ils contemplaient le village au clair de lune. Et ils se disaient qu'en ces lieux, ils n'auraient plus jamais faim.

10

Cette fin de nuit fut pour les loups une merveille. Ils n'avaient plus à se soucier de chercher du gibier et toute la forêt s'étonna de les voir marcher sans jamais tenter de suivre une piste. Ils respiraient sans émoi l'air chargé de mille effluves qui, les autres jours, provoquaient chez eux un mouvement de détente terrifiant pour tout le monde. Ils rencontrèrent des lièvres, des écureuils, des oiseaux de toutes sortes, mais ils n'eurent pas le moindre geste de menace. Habitués aux hommes qui tuent sans la moindre raison, les animaux de la prairie et de la forêt s'étonnaient de voir les loups d'une telle sagesse.

Et le jour qui se leva trouva les cinq bêtes endormies sous un épais roncier, au pied d'une roche en surplomb.

À la même heure, le berger découvrait les restes de sa brebis et partait en courant de maison en maison.

— Au loup !… Des loups m'ont dévoré mon troupeau !

Alors, ce fut un remue-ménage qui mit très vite toute la vallée en émoi. D'un village à l'autre la nouvelle courut plus vite que le vent. Partout on se rassemblait, on fourbissait les armes, on dressait des plans de campagne, on nommait des chefs, on organisait des compagnies. Les gendarmes s'en mêlèrent. Les maires et leurs conseillers décidèrent que l'on devait avertir le préfet. Certains parlaient de faire appel à l'armée. Les chasseurs s'y opposaient de peur qu'on ne les prive du grand plaisir et de la gloire de tuer eux-mêmes des loups.

Des journalistes arrivèrent bientôt pour photographier les restes de la brebis. Leurs articles sentaient la poudre.

Les loups avaient commis un crime : la patrie était en danger.

11

Les loups passèrent la journée loin des villages, à trotter sous le couvert. En réalité, Berg et Fulga cherchaient une grotte où se réfugier lorsque l'hiver viendrait. Ils savaient que le froid allait arriver et devinaient à mille signes qu'en cette contrée il risquait d'être terrible. Ils furetèrent donc tout le jour. Alors que le crépuscule violacé poussait ses ombres sous les sapins, Fulga découvrit une large cavité dans un dévers rocheux. Il était nécessaire de ramper pour y entrer, mais l'intérieur, qui semblait sain, était assez vaste pour cinq ou six loups. Cette petite grotte se trouvait loin de tout sentier et, pour l'atteindre, il fallait monter une pente très raide que les aiguilles de sapins rendaient glissante. Aucun homme ne viendrait là. Or, en dehors de l'homme, les loups n'avaient pas d'ennemis.

La nuit était presque tombée lorsqu'ils reprirent le chemin de la vallée. Quand ils débouchèrent à la lisière, l'ouest était encore marqué de longs stratus mauves ourlés d'or. Ils s'allongèrent dans l'ombre et attendirent encore, le museau sur les pattes, le flair et l'oreille aux aguets. Une par une, les lumières du village et des fermes s'allumèrent. Une cloche sonna. De l'endroit où ils se tenaient, les loups ne pouvaient pas voir les moutons, mais le petit vent du soir leur en apportait l'odeur. Et c'était bien assez pour que leur gueule s'emplisse de salive.

Lorsque l'obscurité se fut épaissie, alors que la lune se trouvait encore accrochée à la cime des sapins, Berg donna le signal du départ. Dans un silence parfait, ils se mirent en marche à la queue le loup, le père en tête, puis la mère, puis Rope, Mendy et Silva. Au lieu de piquer droit sur le coude du Doubs où s'ouvrait l'enclos, ils longèrent un ourlet de broussailles assez hautes qui formait un croissant barrant le val. Une fois sur la rive, ils sortirent de cette ombre protectrice pour progresser vers l'amont. Berg avait ralenti le pas. À plusieurs reprises, il s'arrêta pour flairer la nuit. Quelque chose qu'il parvenait mal à définir l'avertissait d'un danger.

Ils allaient atteindre l'endroit où, la veille, ils étaient sortis de l'eau, lorsque dix coups de fusil au moins déchirèrent le silence et piquèrent de flammes l'obscurité.

Les cinq loups firent volte-face et foncèrent vers les fourrés. Ils allaient comme le vent d'orage, le ventre rasant les herbes. Moins puissante que les autres, Silva prit un peu de retard. Les fusils

aboyèrent encore. Au moment où Fulga plongeait sous les ronces à la suite de Berg et des deux petits, elle fut arrêtée dans son élan par une plainte déchirante. Se retournant, elle vit Silva rouler sur le sol. En trois bonds, elle fut sur elle. Les chevrotines sifflaient à ras de sa tête. Sans s'en soucier, elle empoigna la petite louve par la peau du cou et la tira vers le roncier. Berg qui s'était retourné aussi arriva pour l'aider.

Les chasseurs continuaient à tirer. On les entendait également hurler. L'un d'eux se mit à souffler dans une petite trompette. Lorsque tous les loups eurent disparu dans les broussailles, claquèrent encore quelques coups de fusil, puis le tir cessa. Il n'y eut plus que les hurlements des hommes et quelques aboiements de chiens.

Fulga et Berg léchèrent les plaies de leur enfant qui avait été atteinte au ventre et à la poitrine. Ils léchèrent en vain : Silva était morte. Alors, pensant aux deux autres qui demeuraient blottis dans l'ombre, comme les voix des hommes approchaient, ils décidèrent de fuir.

Abandonnant Silva étendue sous les ronces, ils filèrent le plus vite possible en direction de la forêt. Ils y étaient déjà lorsque les hommes découvrirent Silva.

Ils devaient être une vingtaine, tous armés jusqu'aux dents et vêtus comme pour la guerre.

— C'est moi qui l'ai tuée !

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est moi ! Je l'ai vu tomber.

Ils s'en allèrent en emportant la petite louve qui continuait de se vider de son sang. Dans le village, ils allumèrent des torches et des lanternes pour promener partout leur trophée. Ceux qui n'avaient pas pris part à la chasse sortaient sur le pas de leur porte pour maudire la jeune louve, acclamer les héros, applaudir à leur adresse et à leur courage.

— Il y en a d'autres. On les tuera aussi !

— Une bande énorme !

— Au moins dix !

— Dix ? Tu rigoles ! Il y en a cent… Mais nous les exterminerons jusqu'au dernier.

Certains passèrent le reste de la nuit à boire pour fêter cette victoire.

La louve morte était là, sanglante sur une table au milieu de la salle du café où chacun pouvait venir la contempler en promettant le même sort au reste de la bande.

12

L'aube qui se leva était sombre. Dès les premières lueurs, il se mit à pleuviner. Une bruine glacée enveloppait la forêt. Elle pénétrait partout et trempait la fourrure des bêtes. Un silence de mort écrasait la montagne que seul troublait l'égouttement des sapins qui pleuraient la jeune louve.

Berg et les siens avaient renoncé à rejoindre leur nouvelle tanière. Ils sentaient que les hommes risquaient de suivre leurs traces et préféraient se déplacer le plus possible. Ils allaient donc, sous le crachin, le ventre creux, le poil ruisselant, soucieux seulement de brouiller les pistes.

Ce jour-là, ils ne mangèrent que quelques rats maigres.

Chez les hommes, une fois cuvé le vin de la victoire, la soif de sang attisait la haine. De village en village la nouvelle courait. Avant d'être enterrée, Silva fut photographiée. Et plus on en parlait, plus le nombre de loups augmentait. Il y en avait partout. Certains allaient jusqu'à prétendre que la bande affamée était venue rôder autour de l'école dans l'espoir d'enlever des enfants pour les dévorer.

Car ces loups venaient de Pologne, de Russie. Ils étaient habitués à la chair humaine. Ils avaient été lâchés par des fous.

Une grande battue fut organisée pour cerner la montagne. Des centaines de chasseurs en rangs serrés entrèrent dans la forêt.

Le premier jour, plusieurs d'entre eux tirèrent. Le loup tomba, criblé de plomb. On le rapporta en chantant victoire. En fait, il s'agissait d'un chien-loup qui errait dans la montagne depuis trois jours. Le vétérinaire compta l'impact sur son corps de vingt-huit projectiles.

13

Les loups fuyaient toujours au cœur de la forêt. Comme les hommes tiraient à peu près sur tout ce qu'ils voyaient remuer, la montagne entière vivait dans la peur. Les oiseaux s'élevaient très haut dans la bruine, eux seuls pouvaient échapper à peu près au danger. Mais tout ce qui vivait sur le sol ou dans les arbres risquait la mort. Car les chasseurs furieux de ne pas trouver les loups abattaient sans merci les autres animaux.

Berg et les siens montaient toujours mais, quand ils voulurent redescendre sur l'autre versant, ils comprirent très vite que les hommes l'occupaient aussi. Alors, cheminant en suivant la ligne de crêtes, ils décidèrent de continuer vers le nord. Cependant, à cause de falaises qu'ils ne pouvaient franchir, ils furent contraints d'obliquer vers le couchant.

La bruine, avec la tombée du jour, se mua en une neige très fine. Les loups aiment la neige, mais Berg et Fulga savaient que chaque pas y laisse une trace.

Toujours suivant le pied de la falaise, ils atteignirent bientôt un dévers qui semblait leur ouvrir la route du nord. La nuit approchait. Berg laissa Fulga et les petits et s'avança seul pour s'assurer que nul homme n'était là.

Beaucoup plus bas, des chasseurs avaient allumé un feu. Ils se tenaient autour pour manger et se réchauffer. Et c'est la fumée rabattue par le vent qui trompa le grand loup. Car un homme était embusqué qu'il n'avait ni vu ni éventé. La nuit n'était pas encore complète. L'homme tira. Berg fut touché à l'épaule droite. Sans un cri, il fit demi-tour et bondit derrière de gros sapins. Le fusil aboya encore, mais, protégé par les arbres, Berg put fuir et rejoindre les siens. Dès qu'il arriva, Fulga se mit à lécher sa plaie, mais Berg lui fit comprendre qu'il était temps de remonter vers l'est pour tenter de contourner la falaise par l'autre versant de la montagne. Ils partirent donc, et ce fut sans doute la nuit neigeuse qui les sauva.

Quand ils furent à peu près au sommet, alors que la neige se mettait à tomber plus dense poussée par un bon vent de nord-est, Berg fut obligé de s'arrêter. Il avait perdu beaucoup de sang et n'avait pratiquement rien mangé depuis deux jours. Il se coucha donc au pied de la falaise. Fulga, Mendy et Rope se relayèrent pour lécher sa plaie. La douleur qu'il éprouvait était très violente, mais le grand loup

serrait les dents et pas une plainte ne passait ses lèvres.

Fulga réussit à tuer une musaraigne qu'elle lui apporta. C'était une chair qu'il n'aimait pas, mais le besoin de reprendre des forces le poussa à la manger.

Les autres demeuraient allongés près de lui. Bientôt, tous furent recouverts par la neige.

Ils s'accordèrent quelques heures de repos, puis Fulga les obligea à continuer cette marche épuisante, car elle savait qu'au lever du jour les hommes reprendraient leur traque. S'ils voulaient avoir une chance de leur échapper, les loups devaient à tout prix contourner la falaise et remonter vers la ligne de crête avant les premières lueurs. Ils y parvinrent grâce au ciel chargé qui retarda la naissance du jour. Mais, une fois en haut, Berg s'allongea. Il avait perdu cette belle force qui avait fait sa fierté.

14

Fulga venait de découvrir des arbres encroués qu'une tempête avait dû déraciner. Dessous, une sorte de voûte s'était formée où ils purent se glisser pour attendre. À plusieurs reprises au cours de la journée, des hommes s'approchèrent et menèrent grand bruit. Les loups percevaient nettement les voix. Berg et Fulga savaient que leur salut résidait dans le silence et l'immobilité. La neige qui continuait de tomber en abondance avait effacé leurs traces. Ils restaient là, à retenir leur souffle. Ils obligeaient Rope et Mendy, terrorisés, à demeurer tapis.

Les hommes hurlaient, tiraient au fusil et cognaient contre les troncs d'arbres.

— S'ils sont là, le bruit les fera sortir.

— Ils sont loin, ils ont dû fuir et la neige a tout effacé !

Lorsque revint le soir, Fulga se coula seule sous les branchages. Elle allait lentement, le ventre au ras du sol, plus silencieuse qu'une ombre de nuage. Quand elle eut atteint la lisière de l'encrouement, elle demeura immobile, flaira longuement et écouta. L'obscurité était totale. Le silence n'était habité que du léger froissement de la neige qui continuait de tomber. Après un long moment, la louve revint chercher les autres et ils reprirent leur route dans la forêt où rien ne vivait.

Le terrain descendait en pente douce. À mesure qu'il s'inclinait, la couche de neige était moins épaisse. Bientôt, le froid fut moins intense, l'air plus humide et la neige se transforma en pluie. Une pluie serrée, glaciale, qui détrempait le sol.

Les quatre loups allèrent longtemps, Fulga en tête, Rope dans ses pas, puis Mendy alors que le blessé fermait la marche.

Bientôt, ils furent obligés de sortir du couvert pour traverser un plateau dénudé. C'est là que Berg, sans doute très fatigué, voulut couper à travers un dévers. Fulga ne sut jamais pour quelle raison, le sentant partir sur la droite, Mendy obliqua avec lui.

Ils parcoururent ainsi une centaine de foulées et la nuit fut déchirée par une chaîne d'explosions. Berg, le ventre ouvert, tomba tout de suite tandis que la jeune louve, une patte de devant arrachée et une large entaille à la gorge, fit quelques pas en titubant avant de s'abattre à son tour.

Il n'y eut pas la moindre plainte. Seulement un râle de quelques instants.

Fulga s'attendait à d'autres décharges. À des hurlements de victoire. À l'arrivée d'une meute de chasseurs. Mais rien ne bougeait.

Elle attendit, obligeant Rope à demeurer comme elle, parfaitement immobile sous l'averse qui crépitait sur le sol et les flaques d'eau.

Comme rien ne bougeait, lentement, elle avança jusqu'à toucher le cadavre de Mendy. Elle le flaira longuement, s'assurant que la petite louve ne respirait plus, puis elle alla flairer Berg. Le grand loup était mort lui aussi. Le sang des deux corps allongés se mêlait à l'eau qui ruisselait sur le sol.

Que s'était-il donc passé ? Fulga la louve n'arrivait pas à comprendre.

Un piège à feu avait été tendu par les chasseurs et le pauvre Berg avait touché le fil de fer qui le déclenchait.

Ce que Fulga comprit, c'est que la plaine et le fond des vallées appartiennent aux hommes. Si les loups veulent avoir une chance de vivre, c'est au cœur de la forêt qu'ils doivent chercher refuge.

TROISIÈME PARTIE
La neige rouge

15

Fulga rebroussa chemin. Suivie de Rope, elle remonta vers la forêt épaisse qu'on appelle le Noirmont. Fatigué, sans nourriture depuis deux jours, son petit avait du mal à suivre. Ils retrouvèrent bientôt les hauteurs où la neige remplace la pluie. Elle tombait moins serrée mais le froid plus vif gelait l'eau dont la fourrure des loups était gorgée. La couche de neige très épaisse rendait la marche pénible. Souvent, ils devaient se démener pour avancer, le ventre posé sur la neige, les pattes sans prise solide dans la couche poudreuse.

Une grande partie du jour, ils allèrent, s'arrêtant souvent pour reprendre leur souffle et manger de la neige. Rien ne vivait autour d'eux que quelques oiseaux frileux.

Très loin, dans la vallée, des cloches sonnaient, des moteurs grondaient, un monde ennemi vivait.

Fulga pensait à Berg, à Mendy, à la petite Silva. La haine de l'homme était entrée en elle. Elle n'avait plus que Rope. Et Rope avait faim. Il s'épuisait. Écrasé de fatigue, il s'endormait sur la neige dès qu'ils s'arrêtaient de marcher.

Pendant que les loups fuyaient, dans la vallée les hommes triomphaient. Ils avaient chargé sur une charrette les dépouilles sanglantes de Berg et de Mendy qu'ils promenaient dans les rues. Devant eux, marchaient fièrement des gens qui battaient du tambour et soufflaient dans des clairons.

Du haut de la montagne, la louve et son fils percevaient quelques échos de ce défilé. Ce bruit, comme tout ce qui venait des hommes, ne pouvait que fouailler la haine qui vivait en eux.

16

La journée fut bien longue. Pas la moindre proie dans cette forêt que les battues menées depuis des jours avaient vidée de sa vie.

Une fois la nuit venue, ils descendirent lentement. Ils se méfiaient de tout. Fulga allait devant, flairant longuement, s'arrêtant chaque fois que quelque chose sentait l'homme. Elle se détournait de tout ce qui pouvait dissimuler un piège.

Non loin d'un village, ils sentirent des traces de viande. Fulga eut bien du mal pour empêcher Rope de lécher le sol où du sang était resté collé. Elle avait flairé quelque chose qui n'avait pas l'odeur de la chair.

Il ne pleuvait plus, mais le gel serrait le pays.

17

Fulga et Rope tournèrent un moment autour d'une bergerie, mais les planches étaient solides et parfaitement jointes. Toujours avec la même méfiance, dans une obscurité totale, ils continuèrent de chercher. Ils découvrirent enfin un poulailler d'où ruisselait une odeur qui les fit saliver. Là aussi, le bois était solide et la porte bien fermée, mais, en creusant le sol gelé, il sembla à la louve qu'elle pourrait se glisser à l'intérieur.

Ils se mirent à gratter. C'était dur en surface, mais plus tendre en profondeur.

Ils entrèrent. Il y eut un remuement de plumes et des caquetages. Heureusement, la petite bâtisse de bois se trouvait séparée de la ferme par une grange énorme. Les deux loups tuèrent et mangèrent des poules. Puis ils s'en allèrent avec chacun une volaille dans la gueule.

Toujours en se méfiant de tout, suivant exactement le chemin qui les avait conduits jusque-là, ils regagnèrent la montagne où ils purent se régaler en paix, sans hâte, dévorant jusqu'au plus petit os.

Au village, ce fut une journée très mouvementée. Alors qu'on avait tant crié victoire la veille, on commença par hurler de nouveau au monstre.

Ce n'était plus l'œuvre d'un loup, mais celle du diable. Le travail d'un animal inconnu qui pouvait non seulement pénétrer dans un poulailler bien fermé et dévorer la volaille, mais qui parvenait aussi à manger de la viande empoisonnée sans être incommodé. Car le lieu où la louve avait empêché son fils de lécher le sol avait porté un piège aussi cruel que celui qui, la veille, avait tué Berg et Mendy.

La viande enduite de strychnine avait été prise par un animal qui rôdait par là avant le passage des loups. Et ce fut une autre raison de tapage lorsqu'une femme trouva ses deux chats empoisonnés. Les pauvres bêtes étaient venues mourir sur le pas de sa porte.

La colère grondait de toutes parts. Les propriétaires de chats étaient prêts à entrer en guerre contre les empoisonneurs.

On décréta qu'on ne tendrait plus de pièges. Les chasseurs n'avaient qu'à aller tuer le monstre dans la forêt où il se cachait. Or, le poulailler appartenait à un grand chasseur. Le journal local avait souvent publié sa photographie avec ses trophées, parlant de lui comme d'un « valeureux Nemrod ». Cet homme-là ne pouvait pas

continuer de marcher tête haute tant qu'il n'aurait pas vengé ses poules. Il partirait avec son chien sur les traces du monstre.

Tout le village était là pour le regarder s'en aller vers la montagne, sac au dos et fusil sur l'épaule.

Fulga et Rope avaient regagné la forêt où le gel commençait de durcir la neige. Une bise noire assez violente s'était levée. Elle fouinait jusque dans les moindres recoins et poussait partout ses aiguilles glacées. Les deux loups avaient retrouvé l'abri des arbres encroués. Mais, avant d'y parvenir, ils avaient erré longtemps, coupant et recoupant leurs propres pistes, car Fulga sentait très bien que les hommes chercheraient à les atteindre.

Le chasseur et son grand chien roux et blanc aux longues oreilles pendantes eurent beaucoup de peine à suivre toutes ces traces. À plusieurs reprises, l'homme s'arrêta, posa son sac sur la neige et en tira une bouteille Thermos qui contenait du café fort où il avait ajouté du marc. Il buvait, il mangeait du chocolat, puis il repartait, s'en prenant parfois à son chien qui n'arrêtait guère de tourner, de revenir sur ses pas et de repartir.

Le premier jour, il ne découvrit pas la cachette des loups. Très vexé, rentra chez lui sans passer par le bistrot où il ne tenait pas à se montrer.

Durant la nuit, Fulga et Rope revinrent au village et réussirent à pénétrer dans un clapier où ils tuèrent quelques lapins. Le ventre plein, une proie dans la gueule, ils regagnèrent les hauteurs.

Au lever du jour, la colère grandit encore.

18

Au crépuscule, le chasseur partit avec son chien et alla s'embusquer dans une ravine qui coupait la piste que les loups avaient suivie la nuit précédente.

La neige était d'or et de sang. L'ombre lourde des sapins se moirait de reflets mauves.

L'homme se mit à attendre. Il y avait à peu près deux heures que la nuit était tombée. Une lune pleine mais noyée derrière un voile versait sur la forêt une clarté de lait. Fulga et Rope, toujours en grande méfiance, descendaient lentement.

Non loin de la ravine, Fulga s'arrêta. Elle venait de sentir l'odeur forte et désagréable de l'homme. Rope qui avait moins de flair et surtout moins de méfiance que sa mère fit trois foulées de plus qu'elle.

Trois foulées de trop.

Un éclair rouge déchira la nuit. Touché en pleine tête, le jeune loup tomba sur la neige sans une plainte. Sans un soupir.

Le chasseur qui n'avait pas vu Fulga se précipita sur le loup qu'il venait d'abattre.

Le premier réflexe, de Fulga fut pour s'enfuir. Mais la douleur lui serra la poitrine. En un éclair, elle revit devant elle tous ceux qu'elle avait perdus. Il ne lui restait plus que Rope et l'homme venait de le tuer. Un homme qui, à présent, se tenait debout et touchait le corps de Rope du bout de sa botte pour le retourner.

La vue de son enfant mort qu'on poussait ainsi du pied perça le cœur de la louve. Aveugle de douleur et de colère, ramassant toute sa force, elle bondit contre la poitrine de l'homme qui lâcha son fusil et tomba en arrière. À peine son dos avait-il touché la neige que les terribles mâchoires de la louve se fermaient sur sa gorge. Il eut beau hurler et se débattre, il eut beau cogner et griffer, le souffle coupé, étouffé par son sang, il cessa très vite de remuer.

Fulga aussi avait la gorge noyée de sang, mais c'était bon et chaud.

Le chien, voyant son maître étendu bondit et prit la fuite.

Mais lui aussi avait mérité de mourir.

Il avait beau courir talonné par la peur, Fulga qui l'était par sa soif de vengeance se détendit et, dans une foulée plus longue que les autres, elle lui tomba sur le dos. De la même manière qu'elle s'était

refermée sur la gorge de l'homme, la mâchoire de Fulga se referma sur la nuque du chien dont les vertèbres craquèrent. La louve le lâcha. Il tomba inerte sur la neige.

Lentement, Fulga remonta et vint s'allonger contre le corps de Rope. Elle savait qu'il ne revivrait pas. Pourtant elle se mit à lécher sa plaie.

Au lever du jour, elle était toujours là. Le corps de Rope était dur comme de la pierre, mais la louve demeurait collée à lui, comme si elle eut espéré que sa propre chaleur finirait par le pénétrer. Comme si elle eut attendu qu'un peu de son propre sang bien vif se mette à couler dans les veines de celui qui était encore son petit.

À l'aube, une neige fine et très froide se mit à tomber. Peu à peu, elle les recouvrait tous les deux, le loup mort et sa mère vivante.

19

Vers le milieu de la journée, la femme du grand chasseur commença de s'inquiéter. Elle alla voir des amis de son mari qui décidèrent de monter à sa recherche. Ils se vêtirent, s'armèrent et s'organisèrent comme pour une campagne de Russie. Plusieurs généraux prirent la tête de plusieurs colonnes qui s'engagèrent sur des chemins différents. Celle qui suivit la bonne piste était composée de neuf hommes et d'une femme très fière d'elle.

— À la chasse, je ne suis pas une femme, je suis un fusil !

Ils montaient lentement, enfonçant dans la neige fraîche, aveuglés par celle qui tombait et que les lames de la bise poussaient par leur travers.

Le chef, qui allait en tête, buta bientôt contre quelque chose qui formait une bosse au milieu du sentier. Écartant la neige à coups de botte, ses hommes découvrirent le grand chien. Ils virent qu'il portait sur la nuque des traces de dents.

Les mains se crispèrent sur la crosse des fusils.

Quand ils reprirent leur progression, ils allaient trois de front, plus lentement, sans souffler mot, dans ce silence grésillant de la neige et du vent.

Bientôt, ils virent un autre renflement en travers du chemin, plus large que le premier. Comme ils s'en approchaient, l'arme prête, la neige s'ouvrit et Fulga apparut, la gueule grande ouverte, rugissant comme un fauve.

Une véritable fusillade crépita. La belle louve était déjà morte que les armes crachaient encore du plomb.

Fulga était tombée à trois foulées de son petit. Elle n'avait plus d'autre raison de vivre que d'assouvir la haine que les hommes avaient fait naître en elle.

Les chasseurs poussèrent des clameurs de joie qui coururent dans la forêt jusqu'aux autres troupes. Ils pouvaient triompher. Ils avaient à ramener le cadavre de deux loups et celui d'un chien. Le lendemain, les journaux les montreraient ces dépouilles à leurs pieds.

Ils sortirent leurs gourdes et trinquèrent à la mort des loups.

Ce qu'ils ne savaient pas encore, c'est que l'un des leurs était mort aussi.

Sur son corps, comme sur celui des bêtes, la neige continuait de tomber. Une neige fine, venue avec le vent du nord. Ce vent qui cillait, durant neuf jours et neuf nuits, hurler à l'angle des toitures et dans les vastes sapinières, hurler comme une bête blessée pour lamenter la mort des loups.

Capian, mai
Reverolle, juin 1996